



Alphonse Daudet

Lettres de mon moulin



Classiques
universels

Distribution

Allemagne :

Buchvertrieb O. Liesenberg
Grossherzog-Friedrich-Str. 56
D-77694 Kehl

Russie :

Magma
ul. Smolnaya, 71/24
125455 Moscou

Espagne :

Ribera Libros
Poligono Martiartu, Calle 1, N° 6
48480 Arrigorriaga – Vizcaya

Tunisie :

L'Univers du livre
39, rue Naplouse
1002 Tunis

Maroc :

Librairie des Écoles
12, avenue Hassan II
Casablanca

Achévé d'imprimer en février 2000
sur les presses de l'imprimerie Mateu Cromo
à Pinto – Espagne
Dépôt légal 1^{er} trimestre 2000

Table des matières

Préface	3
Avant-propos	9
Installation	11
La diligence de Beaucaire	15
Le secret de maître Cornille	19
La chèvre de M. Seguin	25
Les étoiles	31
L'Arlésienne	37
La mule du Pape	41
Le phare des Sanguinaires	51
L'agonie de la <i>Sémillante</i>	57
Les douaniers	63
Le curé de Cucugnan	67
Les vieux	73
Ballades en prose	81
I. La mort du Dauphin	81
II. Le sous-préfet aux champs	84
Le portefeuille de Bixiou	87
La légende de l'homme à la cervelle d'or	93
Le poète Mistral	97
Les trois messes basses	104
Les oranges	113
Les deux auberges	117
À Miliana	121
Les sauterelles	131
L'élixir du révérend Père Gaucher	135
En Camargue	145
I. Le départ	145
II. La cabane	147
III. À l'espère	149
IV. Le rouge et le blanc	151
V. Le vaccarès	153
Nostalgies de caserne	155

Alphonse Daudet

*Lettres
de mon moulin*

Préface de
Richard Roudaut



Classiques
universels

© L'Aventurine, Paris 2000

ISBN 2-84595-003-9

此为试读, 需要完整PDF请访问: www.ertongb.com

Préface

Voici les lettres les plus célèbres de la littérature française, avec celles de Madame de Sévigné. Quoiqu'écrites à deux siècles d'écart, et dans un but bien différent, elles ont un point commun : la Provence. Cette Provence où la vieille marquise se transportait si souvent, en pensée, lorsqu'elle écrivait à sa chère fille ; cette Provence où s'était installé, revenu à ses racines, le Parisien Alphonse Daudet.

Il y avait d'ailleurs en 1866, quand parurent les premières *Lettres de mon moulin* dans *L'Évènement*, infiniment moins de distance historique entre la marquise et le journaliste qu'entre ce journaliste et nous-mêmes. Cela vous surprend ? Songez simplement à tous les bouleversements – politiques, technologiques, moraux... – intervenus de 1866 à l'an 2000.

Car la Provence de Daudet, à quelques détails près, est encore celle de l'Ancien Régime. Elle est même encore fondamentalement romaine – son nom le prouve – et même grecque. La langue, les mœurs, les traditions, les coutumes, tout en témoigne, avec une vivacité qui surprend le voyageur de l'époque. Rare voyageur : nul ne songe alors à se rendre en Provence que par obligation, que celle-ci soit administrative, ecclésiastique, d'affaire ou de famille. Sans oublier les malheureux condamnés au bagne de Toulon... Il ne serait venu à l'idée d'aucune personne « sensée », jusque vers 1870, d'entreprendre un aussi long voyage vers une région considérée, en général, comme d'un intérêt très moyen. Quitte à bouger, autant aller directement à Rome ou à Naples ! En plus la cuisine à l'huile effraie, on imagine

des « Auberges Rouges » à chaque tournant, et on garde en mémoire le fameux « Qu'allait-il faire en cette galère ? » de Molière — souvenir du temps fort proche où les pirates algérois ou tunisois venaient enlever de temps en temps les imprudents qui se risquaient à se promener sur les rivages. Mais justement, vers 1865, tout cela est en train de changer. Le Second Empire voit loin et grand : Marseille est destinée à devenir la capitale du nouvel empire colonial, axé sur l'Afrique ; et le canal de Suez, c'est pour bientôt ! Et puis, parce qu'on ne sait pas encore creuser de trop longs tunnels sous les Alpes, c'est par la Côte que passera le premier chemin de fer vers l'Italie.

Les *Lettres de mon moulin* se font l'écho de cette révolution, tout en reflétant de-ci de-là, avec énormément de tendresse et de nostalgie, l'image d'un passé provençal longtemps cru immuable.

Alphonse Daudet est né à Nîmes en 1840. Il eut d'abord une enfance provençale, puis des raisons familiales l'emmenèrent à Lyon où il fut lycéen. À 15 ans, il se retrouve maître d'études à Alès. Deux années pénibles passent — auxquelles *Le Petit Chose* (1868) doit beaucoup — puis le frère aîné d'Alphonse le tire de là et l'emmène à Paris. Tout va très vite ensuite : le jeune homme fait ses débuts dans la littérature dès 1858 avec un recueil de poésies remarqué par la critique, puis se lance dans le théâtre et le journalisme. Il « décroche la timbale » en 1860 en devenant, jusqu'à la mort de ce dernier en 1865, secrétaire particulier du duc de Morny, demi-frère de l'empereur Napoléon III et véritable pilier du régime. Rendu à la littérature, Daudet publie *Tartarin de Tarascon* en 1872, *Les Contes du Lundi* en 1873. Sa collaboration avec *Le Figaro*, *le Moniteur*, *L'Illustration*, lui ont ouvert bien des portes et on le retrouve, de 1874 à 1880, chroniqueur dramatique à *L'Officiel*. Sans oublier la parution, en 1877, du *Nabab*, roman très intéressant sur l'affairisme dont on peut dire qu'il n'a pas pris une ride.

On ne saurait tout citer de sa production. Elle porte toutefois, et toujours, l'empreinte d'une sensibilité fort vive, marquée par la volonté de défendre le faible contre le fort. Son style restera unique ; nul n'a su, comme lui, mettre tant

d'amabilité dans les récits les plus dramatiques – sauf Dickens, peut-être...

Les *Lettres* sont au nombre d'une petite trentaine et se présentent tantôt comme des contes, tantôt comme des histoires vécues, tantôt comme des sortes de fables en prose. Certaines sont restées littéralement proverbiales. D'autres exigent, pour être redécouvertes, un effort semblable à celui qu'il faut déployer pour écarter les ronces du maquis avant de parvenir au mas en ruine ou au castel abandonné des Alpilles... La Provence est bien sûr le cadre, et souvent même le personnage principal, de la plupart des *Lettres*. Mais celles-ci nous emmènent aussi en Corse, et même en Algérie. Après tout, et nonobstant les vicissitudes de l'Histoire, la Méditerranée est plus un lien qu'un obstacle.

Voici d'abord *Installation*. C'est le contrat, tout de vétilleuse fantaisie, par lequel le vieux moulin de Fontvieille reprend vie par la grâce de son nouvel occupant. Déjà les noms et les termes employés nous emmènent dans un ailleurs peuplé de pins, de romarin, de vignes sauvages, de joueurs de flûtes et de porte-croix...

Puis arrive *La diligence de Beaucaire*. C'est l'occasion de présenter quelques figures locales, hautes en couleur, et de suggérer un drame probable dont la suite nous restera à jamais inconnue.

Le secret de maître Cornille fait partie des lettres les plus connues. Le moulin, celui-là même qu'habite l'auteur, est le pivot de l'histoire. On ne la racontera pas ici : on vous dira seulement qu'elle est un hommage à la fierté la plus tenace.

On ne présente pas *La chèvre de M. Seguin*. Mais on remarquera que cette histoire, qui finit fort mal, souligne très bien les dangers d'une liberté imprudente. Elle est donc on ne peut plus actuelle.

Les étoiles, par le biais d'une conversation bruisante de tendresse et de vent nocturne, nous emmène au ciel.

L'Arlésienne est sans conteste l'histoire la plus célèbre contée par Daudet. C'est aussi un récit fort triste. Mais on s'en souvient toujours avec beaucoup d'émotion, car Bizet sut en faire un drame musical dont la suite, tirée en 1885, est d'une brillance et d'une vivacité uniques en leur genre.

Avec *La mule du Pape* nous voici de retour au temps où

Avignon se prenait pour Rome, autrement dit au XIV^e siècle ! Quelques décennies qui marquèrent cette cité d'une empreinte aussi pontificale qu'inoubliable. Et quel beau conte, à la fois fantastique et moral, que celui de la vengeance d'une pauvre bête outragée !

Le phare des Sanguinaires nous emmène en Corse, et nous montre sans fard ni misérabilisme inutile la terrible existence des gardiens des côtes, dans ce pays si beau et si pauvre. *L'agonie de la Sémillante*, qui lui fait suite, est l'atroce récit d'un fait divers directement lié à la guerre de Crimée. Quant aux « douaniers », ils nous rappellent à quel point la vie était dure aux humbles à l'époque.

Changement de décor avec *Le curé de Cucugnan*. Nous voici de retour en Provence, avec une incursion par le biais du rêve dans les domaines du Ciel, du Purgatoire, et de l'Enfer. C'est la Provence de la foi, des processions, des croyances ancestrales, et aussi celle des « mendiants » des crèches, et des santons.

Avec *Les vieux*, nous franchissons, mine de rien, les portes du Temps, et nous pénétrons dans une autre dimension sans que l'ironie en soit absente.

Suivent deux « ballades en prose ». D'abord, *La Mort du Dauphin*, conte de style néo-classique où la mort annoncée d'un jeune prince orgueilleux est d'abord et surtout celle d'un jeune garçon terrorisé. Et puis, voilà le céléberrime *Sous-préfet aux champs* que l'on devrait graver sur les murs de toutes les écoles d'administration du monde !

Le portefeuille de Bixiou détonne dans l'ensemble des *Lettres*. C'est une histoire très parisienne ; le nom même du personnage est terriblement balzacien. Mais la façon de la conter appartient purement à Daudet : beaucoup de sympathie pour la souffrance, même la plus dissimulée...

La légende de l'homme à la cervelle d'or nous rappelle là encore Balzac : *La Peau de chagrin* n'est pas loin ! Mais il s'agit là plutôt d'une allégorie, écrite à l'encontre du vœu d'une dame « aimant les histoires gaies... » C'est en fait le drame de l'homme qui ne vit que par son esprit, et disparaît au jour où celui-ci lui fait défaut.

Retour au présent provençal de Daudet avec *Le poète Mistral* : tranche de vie, témoignage, reportage, c'est comme

on voudra ! En tout cas, c'est un moment de l'existence du célèbre poète au nom de vent.

Avec *Les trois messes basses* voici de nouveau une plongée dans le passé. Nous sommes au XVII^e siècle, sous Louis XIV et au temps des perruques « en pointe ». Mais par la malice du Diable, un pauvre révérend et ses paroissiens trop gourmands se voient contraints à honorer, pendant trois siècles, une dette dont ils se seraient sans doute fort bien passés !

Les oranges nous ramènent en Corse, après un rapide tour d'horizon allant de Paris à l'Afrique du Nord. Une Corse où le fruit des Hespérides, le fruit gorgé de soleil et de vie, enlumine sans gêne le silence obscur des tombeaux ancestraux.

Mérimée, cet autre protégé impérial, n'eut pas renié *Les deux auberges*, tragédie latente que n'eut pas déparée une autre *Carmen*. L'amour et la mort, la richesse et la décrépitude, au fond, un rien les sépare.

Avec les deux lettres suivantes, nous partons pour l'Algérie. C'est d'abord *À Milianah*, la description sans complaisance ni condescendance (c'est rare à l'époque) des problèmes des diverses populations sur lesquelles la France venait d'étendre sa souveraineté. C'était l'époque où l'Empereur, étant venu se rendre compte sur place, rêvait à des royaumes associés... L'Empereur rêvait beaucoup. On connaît la suite.

Les sauterelles nous plongent, avec une précision quasi clinique, au cœur de ce terrible fléau contre lequel il n'y a pas encore de vraie solution...

Rien de tel avec l'histoire, à demi délicieuse, à demi sulfureuse, de *L'élixir du révérend père Gaucher*. Aussi provençal qu'ecclésiastique, ce conte de fée présente rapidement, sur base d'angélique, une note quelque peu soufrée... vous devinez la suite.

Voici, pour continuer, un joli panorama de la Camargue, avec *Le départ*, *La cabane*, *À l'espère*, *Le rouge et le blanc* et surtout *Le Vaccarès*.

Rien de plus dépaysant que ces excursions dans cette contrée insolite, mi-ciel, mi-eau, hantée d'animaux sauvages, et d'hommes plus sauvages encore. Une terre plus tout à fait européenne, pas encore africaine. De cet ensemble naturel, il reste, heureusement, quelques vestiges.

C'est au son du tambour que se terminent les *Lettres avec Nostalgie de caserne*. On y découvre un pauvre conscrit parisien, égaré loin de son univers, jouant de son instrument à seule fin de se rappeler la capitale, sa boue, ses frimas, ses fiacres, ses réverbères, ses fortifs, les corvées militaires et autres plaisirs encore moins descriptibles ! Déjà le choc des cultures.

Mais ce n'est pas avant la fin du siècle que les touristes prendront, avec les trains rapides – 22 heures seulement de Paris à Nice en 1895 ! – le chemin de la Côte. Encore ne s'y risqueront-ils qu'en hiver, car le snobisme du temps interdit le hâle... Après 1920, ce sera le contraire, la ruée vers le soleil, et peu à peu le déferlement impitoyable des Nordiques vers la Grande Bleue. C'est là un autre monde, auquel Daudet n'eut sans doute guère trouvé beaucoup de charme. Mais il nous reste, à l'écart des autoroutes et du TGV, son moulin ; allez donc le visiter ; imprégnez-vous des senteurs des pins et du romarin, jouissez de la lumière incomparable, de la vigueur d'un vent sans faiblesse, de la noblesse du paysage... Et qui sait ? Avec un peu de chance, vous écrirez vous aussi, de nouvelles *Lettres* de votre moulin ! Puissent le glissement discret de la couleuvre, l'éclat furtif du lézard, et le vol sourd de la chouette vous inspirer à leur tour.

Richard ROUDAUT

À ma femme

Avant-propos

Par-devant maître Honorat Grapazi, notaire à la résidence de Pampérigouste,

A comparu

Le sieur Gaspard Mitifio, époux de Vivette Cornille, ménager au lieudit des Cigalières et y demeurant :

Lequel par ces présentes a vendu et transporté sous les garanties de droit et de fait, et en franchise de toutes dettes, privilèges et hypothèques,

Au sieur Alphonse Daudet, poète, demeurant à Paris, à ce présent et ce acceptant,

Un moulin à vent et à farine, sis dans la vallée du Rhône, au plein cœur de Provence, sur une côte boisée de pins et de chênes verts; étant ledit moulin abandonné depuis plus de vingt années et hors d'état de moudre, comme il appert des vignes sauvages, mousses, romarins, et autres verdure parasites qui lui grimpent jusqu'au bout des ailes;

Ce nonobstant, tel qu'il est et se comporte, avec sa grande roue cassée, sa plate-forme où l'herbe pousse dans les briques, déclare le sieur Daudet trouver ledit moulin à sa convenance et pouvant servir à ses travaux de poésie, l'accepte à ses risques et périls, et sans aucun recours contre le vendeur, pour cause de réparations qui pourraient y être faites.

Cette vente a lieu en bloc, moyennant le prix convenu, que le sieur Daudet, poète, a mis et déposé sur le bureau en espèces de cours, lequel prix a été de suite touché et retiré par le sieur Mitifio, le tout à la vue des notaires et des témoins soussignés, dont quittance sous réserve.

Acte fait à Pampérigouste, en l'étude Honorat, en présence de Francet Mamai, joueur de fifre, et de Louiset dit le Quique, porte-croix des pénitents blancs;

Qui ont signé avec les parties et le notaire après lecture...

Installation



Ce sont les lapins qui ont été étonnés!... Depuis si longtemps qu'ils voyaient la porte du moulin fermée, les murs et la plate-forme envahis par les herbes, ils avaient fini par croire que la race des meuniers était éteinte, et, trouvant la place bonne, ils en avaient fait quelque chose comme un quartier général, un centre d'opérations stratégiques : le moulin de Jemmapes des lapins... La nuit de mon arrivée, il y en avait bien, sans mentir, une vingtaine assis en rond sur la plate-forme, en train de se chauffer les pattes à un rayon de lune... Le temps d'entrouvrir une lucarne, frft ! voilà le bivouac en déroute, et tous ces petits derrières blancs qui détaient, la queue en l'air, dans le fourré. J'espère bien qu'ils reviendront.

Quelqu'un de très étonné aussi, en me voyant, c'est le locataire du premier, un vieux hibou sinistre, à tête de penseur, qui habite le moulin depuis plus de vingt ans. Je l'ai trouvé dans la chambre du haut, immobile et droit sur l'arbre de couche, au milieu des plâtras, des tuiles tombées. Il m'a regardé un moment avec son œil rond ; puis, tout effaré de ne pas me reconnaître, il s'est mis à faire : « Hou ! hou ! » et à secouer péniblement ses ailes grises de poussière ; — ces diables de penseurs ! ça ne se brosse jamais... N'importe ! tel qu'il est, avec ses yeux clignotants et sa mine renfrognée, ce locataire silencieux me plaît encore mieux qu'un autre, et je me suis empressé de lui renouveler son bail. Il garde comme dans le passé tout le haut du moulin avec une

entrée par le toit ; moi je me réserve la pièce du bas, une petite pièce blanchie à la chaux, basse et voûtée comme un réfectoire de couvent.

C'est de là que je vous écris, ma porte grande ouverte, au bon soleil.

Un joli bois de pins tout étincelant de lumière dégringole devant moi jusqu'au bas de la côte. À l'horizon, les Alpilles découpent leurs crêtes fines... Pas de bruit... À peine, de loin en loin, un son de fifre, un courlis dans les lavandes, un grelot de mules sur la route... Tout ce beau paysage provençal ne vit que par la lumière.

Et maintenant, comment voulez-vous que je le regrette, votre Paris bruyant et noir ? Je suis si bien dans mon moulin ! C'est si bien le coin que je cherchais, un petit coin parfumé et chaud, à mille lieues des journaux, des fiacres, du brouillard !... Et que de jolies choses autour de moi ! Il y a à peine huit jours que je suis installé, j'ai déjà la tête bourrée d'impressions et de souvenirs... Tenez ! pas plus tard qu'hier soir, j'ai assisté à la rentrée des troupeaux dans un *mas* (une ferme) qui est au bas de la côte, et je vous jure que je ne donnerais pas ce spectacle pour toutes les *premières* que vous avez eues à Paris cette semaine. Jugez plutôt.

Il faut vous dire qu'en Provence, c'est l'usage, quand viennent les chaleurs, d'envoyer le bétail dans les Alpes. Bêtes et gens passent cinq ou six mois là-haut, logés à la belle étoile, dans l'herbe jusqu'au ventre ; puis, au premier frisson de l'automne, on redescend au *mas*, et l'on revient brouter bourgeoisement les petites collines grises que parfume le romarin... Donc hier soir les troupeaux rentraient. Depuis le matin, le portail attendait, ouvert à deux battants, les bergeries étaient pleines de paille fraîche. D'heure en heure on se disait : « Maintenant, ils sont à Eyguières, maintenant au Paradou. ». Puis, tout à coup, vers le soir, un grand cri : « Les voilà ! » ; et là-bas, au lointain, nous voyons le troupeau s'avancer dans une gloire de poussière. Toute la route semble marcher avec lui... Les vieux béliers viennent d'abord, la corne en avant, l'air sauvage ; derrière eux le gros des moutons, les mères un peu lasses, leurs nourrissons dans les pattes ; — les mules à pompons rouges portant dans des paniers les agnelets d'un jour qu'elles bercent en marchant ;

puis les chiens tout suants, avec des langues jusqu'à terre, et deux grands coquins de bergers drapés dans des manteaux de cadis roux qui leur tombent sur les talons comme des chapes.

Tout cela défile devant nous joyeusement et s'engouffre sous le portail, en piétinant avec un bruit d'averse... Il faut voir quel émoi dans la maison. Du haut de leur perchoir, les gros paons vert et or, à crête de tulle, ont reconnu les arrivants et les accueillent par un formidable coup de trompette. Le poulailler, qui s'endormait, se réveille en sursaut. Tout le monde est sur pied : pigeons, canards, dindons, pintades. La basse-cour est comme folle ; les poules parlent de passer la nuit!... On dirait que chaque mouton a rapporté dans sa laine, avec un parfum d'Alpe sauvage, un peu de cet air vif des montagnes qui grise et qui fait danser.

C'est au milieu de tout ce train que le troupeau gagne son gîte. Rien de charmant comme cette installation. Les vieux béliers s'attendrissent en revoyant leur crèche. Les agneaux, les tout petits, ceux qui sont nés dans le voyage et n'ont jamais vu la ferme, regardent autour d'eux avec étonnement.

Mais le plus touchant encore, ce sont les chiens, ces braves chiens de berger, tout affairés après leurs bêtes et ne voyant qu'elles dans le *mas*. Le chien de garde a beau les appeler du fond de sa niche : le seau du puits, tout plein d'eau fraîche, a beau leur faire signe : ils ne veulent rien voir, rien entendre, avant que le bétail soit rentré, le gros loquet poussé sur la petite porte à claire-voie, et les bergers attablés dans la salle basse. Alors seulement ils consentent à gagner le chenil, et là, tout en lapant leur écuellée de soupe, ils racontent à leurs camarades de la ferme ce qu'ils ont fait là-haut dans la montagne, un pays noir où il y a des loups et de grandes digitales de pourpre pleines de rosée jusqu'au bord.

